

ROBERT WALSER ET LE MONDE DE L'ÉTRANGE

Par MARCEL BRION, [Le Monde](#), 17 août 1960

C'est une curieuse destinée que celle de l'écrivain suisse Robert Walser, qui, après quelques années d'une vie vagabonde fort étrange, se découvre romancier, écrit trois livres qui comptent parmi les documents littéraires les plus caractéristiques de notre temps, puis s'enfonce dans un silence de trente ans, et meurt sans avoir laissé autre chose que *Die Geschwister Tanner*, *Der Gehülfe* et ce très bizarre *Institut Benjamenta*, qui vient de paraître dans une excellente traduction de Mme Marthe Robert (1). En raison de la rareté de ses œuvres, probablement, et de leur caractère extrêmement inhabituel, Robert Walser est resté à peu près ignoré en France, sauf des spécialistes. La publication de *Institut Benjamenta* révélera donc à beaucoup l'existence d'un écrivain qui aurait peut-être mérité d'être aussi célèbre que Kafka ; que Kafka, en tout cas, avait lu et admiré.

Robert Walser est mort en 1956 : il avait soixante-dix-huit ans. Sa vie littéraire n'a guère duré plus de deux ans ; de 1907 à 1909. On peut en effet considérer comme accessoires ses rares écrits autres que les trois romans qui doivent lui mériter une vaste renommée. Pourquoi cette perfection subite dès le début ? Pourquoi ce silence, non moins subit ? Tout ce qui entoure la vie même de cet écrivain relève de l'étrange, et la même étrangeté baigne toute son œuvre. Un volume de commentaires ne serait pas superflu pour débroussailler les énigmes de *Institut Benjamenta*, et c'est aussi un roman directement enraciné dans un mythe - un mythe fréquent dans les contes de fées - où chaque lecteur peut découvrir la leçon qui lui est destinée et réservée.

On rencontre souvent dans les contes de fées ce personnage du jeune prince qui quitte le royaume paternel, soit de son plein gré, soit chassé par un événement ou un être hostile, et vagabonde à travers le monde. Un jour il arrive dans la maison de l'Ogre, qui, conformément à sa fonction d'ogre, veut le dévorer ; le prince est sauvé par une Fée, il triomphe de l'Ogre et poursuit ses voyages jusqu'au jour où il revient à la maison du Père s'asseoir sur le trône royal. Cette allégorie, qui se rattache aux mythes décrivant le passage de l'adolescence à l'âge adulte, c'est-à-dire une véritable initiation à un monde autre, se retrouve aussi dans *Institut Benjamenta*, avec cette différence qu'ici les rapports que les personnages ont entre eux, et les personnages eux-mêmes, apparaissent déviés comme par des miroirs déformants. D'autre part, il paraît légitime de considérer le bizarre collègue, où le jeune Jacob von Gunten entre de son plein gré, comme un symbole du lieu d'initiation où s'accomplit l'accession à l'état viril, à la société des adultes. Cette transformation de l'individu, cette métamorphose initiatique, comparable à une nouvelle naissance, se réalise difficilement, durement, tragiquement, sous la férule de M. Benjamenta, qui est tout à la fois ici le Père, l'Ogre, le Minotaure et, tout au bout de la perspective spirituelle, Dieu lui-même peut-être.

Ces arrière-plans du roman n'étant jamais explicités, la sagacité du lecteur doit trouver son chemin à travers les couloirs du labyrinthe. Il y est heureusement aidé par la très remarquable préface de Mme Marthe Robert, qui fournit d'utiles clés pour l'intelligence d'un texte hérissé de complications. L'ironie, dont Robert Walser joue en maître, n'en facilite pas l'interprétation ; le comique lui-même prend une couleur assez sombre dans cette histoire écrite il y a cinquante ans, évoluant dans une atmosphère expressionniste qui fait penser à Caligari et à Nosferatu en même temps qu'aux pièces de Georg Kaiser et aux premières œuvres de Brecht. La personnalité de Walser, toutefois, était d'une originalité si puissante, si individuellement accentuée, que, réserve faite des analogies avec Kafka déjà signalées, ses romans ne ressemblent à aucun autre : ils possèdent leur mystère propre, qui ne peut être élucidé que par une attentive réflexion sur les singularités du livre et ses multiples significations.

L'étrangeté initiale de cet établissement d'éducation qui a pris le nom de son directeur, M. Benjamenta, est qu'il a pour principale fin de former des domestiques de bonne maison. Lorsque Jacob von Gunten, fils de famille aisée, entre dans cet institut, il a déjà la vocation de servir. Ce mot déjà est équivoque : servir un patron, servir la société, servir Dieu... tous les sens sont vraisemblables et probablement inclus l'un dans l'autre ; la figure de M. Benjamenta, Père, Maître, Roi, Dieu, se développent selon des dimensions gigantesques. L'Ogre est aussi un personnage ambivalent, terrible et bienfaisant en même temps, comme le Père et comme Dieu.

Disons en passant qu'au cours de son orageuse jeunesse Robert Walser, comme son héros, a été domestique, et non pas tant par besoin, semble-t-il, que pour satisfaire une certaine vocation. En introduisant Jacob von Gunten dans une école pour serviteurs, le romancier affirme l'évidente identification, partielle au moins, que nous pouvons faire entre le romancier et son personnage. En quoi consiste la qualité du service auquel M. Benjamenta, aidé de sa sœur (la Fée des contes dont il est l'Ogre...) prépare ses jeunes élèves ? Cela n'est jamais expliqué

A ce besoin de servir s'ajoute, comme élément constitutif du caractère de Jacob von Gunten, dont la figure laisse entrevoir en transparence celle de son créateur, le romancier Walser, une incontestable et bizarre vocation de l'échec. On pense que s'il a écrit d'autres romans que les trois que nous connaissons Walser les a détruits, répondant à cette troublante vocation de l'échec qu'il prête aussi à ses héros. Mais échec ne doit pas être entendu ici dans le sens matériel ou pratique : l'échec de Walser était plutôt de nature spirituelle, comme une sorte d'impuissance voulue, imposée à soi-même. L'échec, ce n'est pas l'insuccès de ses livres, car ils ont eu un certain succès, auprès des gens, du moins, qui étaient dignes de les admirer, et Kafka lui-même, nous l'avons dit, en faisait grand cas, ni le sentiment d'une imperfection dans sa puissance d'inventer et son art d'écrire, car ses livres sont parfaits. On pourrait croire alors que, "servant" un idéal démesure, Walser a volontairement renoncé à écrire, s'est littéralement condamné lui-même à l'échec, sur le plan de la réalisation du moi, en mettant fin brusquement à une carrière d'écrivain qui aurait été magnifique d'après ce qu'il avait déjà écrit.

Poursuivant cette ambition inversée, l'ambition de l'échec, Jacob von Gunten, image et porte-parole de Robert Walser, parfait son échec avec une application, une méthode, on voudrait presque dire une ferveur, où il se montre vraiment l'élève de Monsieur Benjamenta, Ogre, Père et Dieu. Jacob von Gunten accomplit son anéantissement, son annulation, avec une extraordinaire constance. On croirait que l'éducation donnée dans ce paradoxal institut consiste surtout dans le fait qu'on pousse les élèves à s'annuler eux-mêmes : peut-être pour être plus capables de mieux servir. Mme Marthe Robert définit bien cela quand elle écrit que "fidèle à son refus obstiné d'accaparer l'attention, protestant sans cesse de son peu d'importance, il (Jacob) pousse l'humilité jusqu'à se réfugier dans un coin obscur de sa propre histoire, pour passer mieux inaperçu". A la dernière page du livre un rêve prophétique, un rêve initiatique, montre Jacob chevauchant à travers le désert à côté de M. Benjamenta. L'institut a disparu ; il s'est volatilisé : Mlle Benjamenta, la Fée, est morte ; l'Ogre a si bien absorbé Jacob qu'ils vont courir le monde ensemble, mais dans le rêve ce monde est un désert, le néant. M. Benjamenta porte une armure de chevalier, d' "un noir scintillant, noble et grave". Identifierons-nous maintenant l'Ogre avec Hadès, avec un génie psychopompe ? Le désert que traverse leur caravane dans le rêve est l'enfer ?

Non : c'est simplement le désert ; quelque chose de plus effrayant, de plus décourageant que l'enfer : le néant.

(1) Traduction et préface par Marthe Robert. Collection La Galerie. Éditions Bernard Grasset